

Les limites du temps et la géographie de demain

Martin P.¹

¹ Université d'Avignon et UMR 6012 ESPACE du CNRS
74, rue Pasteur - Case 17 - 84029 Avignon Cedex 1
philippe.martin@univ-avignon.fr

Résumé

Le temps se présente à notre entendement comme une dimension de notre cadre de vie tout comme l'espace, ses trois dimensions, et ses échelles auxquelles la géométrie fractale donne toute leur importance dans un cadre abstrait.

Ces trois dimensions sont intimement liées en géographie où elles prennent place avec une pondération spécifique pour une discipline qui aspire à une reconnaissance scientifique au total très classique. En conséquence il nous semble que nous ne pourrions pas faire l'économie d'une réflexion approfondie sur leur poids respectif dans la formation du discours géographique.

Certes nous savons les liens spécifiques que les géographes entretiennent avec une approche chronologique du monde tant en géographie physique qu'en géographie humaine. Toutefois pour atteindre le but visé que nous pouvons synthétiser comme étant celui de faire la description de l'organisation du monde déployé à notre échelle afin de le rassurer et de le réassurer, ne convient-il pas, pour paraphraser une formule de R. Brunet, de mettre le temps à l'ombre afin de mettre l'espace en lumière, et cela pour une raison assez simple ?

Une approche chronologique ne conduit au final qu'à une objectivité limitée car d'une part elle est dépendante de la nature évanescence du temps et de sa topologie très simple (avant, après) mais aussi, car d'autre part, elle est liée à la perception de césures qui isolent des moments (temporalité) dont l'explication est soit uniquement psychologique soit, au mieux, dépendante d'une modélisation topologique dans un espace abstrait - donc structurale, c'est-à-dire a-temporelle - sur le modèle de la Théorie des catastrophes de R. Thom (1972) ou sur celui plus récent de la Théorie de la relativité d'échelle de L. Nottale (1998).

Ce n'est pas le lieu ici d'aborder en détail l'articulation de ces trois types de dimensions. Notons simplement qu'elles renvoient à un problème unique qui est celui de la limite. Nous nous contenterons ici d'envisager la question du temps simplement parce que de nombreuses réflexions géographiques sont basées sur cette dimension que cela soit de façon explicite ou implicite.

Le temps a une particularité certaine. Infinie est la liste des auteurs qui déclarent être sûrs de son existence sans pouvoir dire ce qu'il est. Faut-il rappeler les mots de Saint Augustin : « Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. » (Confessions, XI, 14) ou ceux plus récents de A. Le Méhauté : « [...] la création par l'homme du concept de temps a été la marque, la démonstration de la « liberté humaine », car il n'existe pas « d'étalon temporel » (1998, p. 13). De là découle la position logique exprimée par H. Poincaré : (*in* Barreau H. 1998, p.78) : « Le temps doit être défini de telle façon que les équations de

la mécanique soient aussi simples que possible. En d'autres termes, il n'y a pas une manière de mesurer le temps qui soit plus vraie qu'une autre ; celle qui est généralement adoptée est seulement plus commode ».

Ainsi le temps est-il à la fois lié à une mesure (les aiguilles balayant un cadran) et à une perception. C'est donc en premier par une opération géométrique que nous arrivons à le rendre tangible, voire intelligible. Avec peut-être un peu moins de certitude il apparaît qu'il en est de même pour la perception de moments spécifiques qui sont à l'origine des temporalités qui sont à la base de toutes les réflexions chronologiques ? Il est donc légitime de se demander si ces bornes ainsi perçues sont un fait objectivable à tel point que le discours géographique ne puisse être limité par leur possible inconsistance théorique ?

Plus largement ce questionnement sur le temps nous renvoie au problème classique de l'émergence du discontinu à partir du continu tant sur un plan général qu'en géographie. Émerge ici le vaste problème de la dynamique continue dans le temps, mais aussi dans l'espace et dans les échelles dont l'actualisation produit, en particulier dans l'espace tangible, des limites bien matérialisées qui délimitent des entités dont la taille peut correspondre à une échelle (au sens où le géographe entend généralement cette notion) c'est-à-dire à une taille, à une étendue, à une durée qui elles-mêmes peuvent receler des déploiements dans l'ordre des échelles.

Dans ces conditions - la géographie ayant à faire la description de l'organisation du monde déployé à notre échelle afin de « prouver » à chacun que notre monde vécu est, et restera, compréhensible donc quelque part vivable car capable de supporter et de développer des organisations sophistiquées - ne serait-il pas préférable de donner une place beaucoup plus large à une pensée spatiale dans la mesure où, en outre, pour penser le temps il nous faut d'abord penser l'espace ?

Références bibliographiques

Barreau H. 1998 - Le temps. Presses universitaires de France, coll. : Que sais-je, n°3180. 125 p.

Le Mehaute A., Nigmatullin R.R., Nivanen L. 1998 - Flèches du temps et géométrie fractale. 2^e édition, Hermès, Paris. 348 p.

Nottale L. 1998 - La relativité dans tous ses états. Hachette, Paris. 319 p.

Thom R. 1977 - Stabilité structure et morphogenèse. 2^e édition, InterÉditions, Paris, 351 p. ; 1^{ère} édition anglaise : 1972.

Saint Augustin, Confessions, XI, 14
http://fr.wikisource.org/wiki/Les_Confessions_%28Augustin%29